

LE 27 AOÛT 1916. IMPLICATIONS ET RÉACTIONS

LIVIU MAIOR

En 1916, l'Entente n'était victorieuse que sur le front politique et diplomatique. La décision de la Roumanie d'entrer en guerre a été, elle aussi, de nature politique. Du point de vue militaire, elle ne se justifiait pas. Les désinformations de Joffre avaient compté pour beaucoup. Le Sud-Est européen dans son ensemble n'était pas favorable à l'Entente. La Turquie et la Bulgarie du côté des Puissances centrales, la Grèce hésitante, la Serbie et le Monténégro vaincus. Sur le front oriental, l'offensive de Brusilov suscitait des espoirs, alors que les offensives russes, qui continuaient, s'étaient soldées par autant d'échecs et n'avaient pas eu d'effets sur le plan militaire.

Pour la Roumanie, les succès militaires de la Russie sur le front de l'Est restèrent le seul espoir. Les faiblesses de l'Entente, les défaites subies et surtout « le mythe » de l'invincibilité des Puissances centrales avaient déterminé l'Angleterre et la France à accorder des garanties à la Roumanie au cas où elle serait entrée en guerre. La convention militaire signée le 17 août 1916 contenait plusieurs stipulations de nature financière, militaire et d'assistance. L'armée roumaine, qui avait pour mission de changer décisivement le sort du front oriental et implicitement celui occidental par une offensive visant aussi à sauvegarder la Serbie, n'était pas prête à faire face à un objectif stratégique d'une pareille importance. La Roumanie s'est retrouvée face à quatre ennemis, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie, la Turquie et, peu de temps après, l'armée allemande. De nombreux historiens militaires ont tendance à considérer l'entrée de notre pays en guerre comme une erreur. À l'avis de Leo Valiani, l'intervention de 1916 avait eu des conséquences sérieuses pour la Russie et moins pour l'Autriche-Hongrie. Le Stavka (État-major) de l'armée russe avait été obligé de transférer sur le front roumain des divisions entières. D'autres considèrent que l'échec militaire survenu à l'automne 1916, l'occupation du pays et la perte des ressources de céréales et de pétrole avaient prolongé la guerre jusqu'en 1918¹.

L'offensive russe en Galicie, le succès remporté pendant les premiers jours des opérations inquiétèrent la Roumanie, et cela pour des raisons tout à fait compréhensibles. Brătianu discutait déjà avec l'Entente la question de l'entrée en guerre, or il craignait que les victoires de Brusilov ne conduisent à l'occupation de la Transylvanie par les troupes tsaristes, dans leur tentative plus ancienne d'établir un lien avec la Serbie, ce qui aurait naturellement abouti à une paix séparée d'où la Roumanie aurait été exclue. Il transmit à la France qu'il était prêt à signer un traité d'alliance le 5 juillet 1916. Les alliés, surtout la Russie, étaient intéressés par le front oriental, qui représentait un danger majeur pour la Roumanie ainsi que le

¹ Voir David Lloyd George, *War memories of David Lloyd George*, vol. III, London, 1931, p. 265.

front du sud, d'où planait le danger d'une attaque germano-bulgaro-turque. Le général Joffre joua un rôle néfaste pour la Roumanie, cachant la vérité sur le potentiel réel de l'Allemagne, le danger majeur pour les deux fronts. Il avait affirmé que l'Autriche-Hongrie n'était pas capable de mettre sur pied une division en vue d'une contre-attaque et que les Allemands, selon ses informations « sûres », n'avaient réussi à créer même pas une division au cours de l'année 1916². Les Russes s'avèrent plus sceptiques, car l'entrée de la Roumanie en guerre prolongeait le front, ce qui nécessitait un transfert de nouvelles unités. Le général Alexeev s'y est opposé, mais sans succès. La promesse anglo-française concernant une attaque du front de Salonique afin de bloquer toute opération bulgaro-allemande au nord du Danube était une chimère. Les Puissances centrales, par le général Mackensen, avaient bloqué tous les cols des Balkans, rendant impossible toute attaque terrestre depuis Salonique. La Roumanie entra en guerre sans aucune chance, c'était une guerre menée sur deux fronts et elle avait un potentiel militaire inférieur aux Puissances centrales. L'Angleterre rejeta la proposition de lancer une attaque du sud. Si du point de vue politique l'entente fut vite conclue, du point de vue militaire elle fut un fiasco. L'armée roumaine, par exemple, avait pour mission d'occuper les cols des Carpates orientales afin de permettre aux troupes russes d'attaquer la Transylvanie. Si les Roumains tinrent leur promesse après le 27 août 1916, les Russes ne le firent pas. Ce geste de la Russie provoqua des mécontentements et généra une grande confusion parmi les généraux roumains. Leurs hésitations permirent le transfert et l'organisation rapide des deux armées, la I^{ère} austro-hongroise et la IX^e allemande, sur le territoire de la Transylvanie.

Outre une dotation insuffisante, le manque d'une artillerie lourde et surtout d'une capacité rapide de transfert des troupes sur le nouveau front, l'attaque bulgaro-turque du sud et l'avancée vers la capitale conduisirent à un échec roumain dans cette phase de la Grande Guerre. Ainsi, en trois semaines seulement, 1 500 wagons constitués en Hongrie transportèrent une armée équivalant à tous les effectifs de l'armée roumaine engagés dans les combats du sud de la Transylvanie. Le fameux Karpaten Korps composé d'unités allemandes fut aussi disloqué sur le front roumain, bien que ses effectifs ne fussent pas supérieurs à ceux d'un corps de cavalerie russe³.

L'Allemagne continua au début d'août 1916 les démarches auprès de Budapest en vue d'une négociation avec les leaders politiques des nationalités, des Roumains en particulier. Les arguments de Tisza et de ses proches hostiles à la reprise des négociations, qui tenaient cette démarche pour une faiblesse, ne trouvèrent pas d'adeptes à Berlin. La mission de Mathias Erzberger, le chef du Parti de Centre en Allemagne, se solda par un échec. Les rencontres de Vaida-Popovici à Berlin mécontentèrent profondément le ministre des Affaires étrangères viennois, Burian, qui y réagit violemment, en principal à cause du fait que Tisza avait été d'accord avec l'idée des Allemands de céder à la Roumanie des territoires en Bucovine. Sa

² Glenn Torrey, *The Romanian Battlefront in World War I*, University Press of Kansas, 2011, p. 10–11. L'une des monographies sur ce thème d'exception parue dans une langue étrangère. L'auteur, un très bon connaisseur de la question, a publié au fil des années une série d'articles et d'études couronnés par ce volume.

³ Parmi les officiers de cette unité militaire, le jeune lieutenant Erwin Rommel.

nervosité avait encore une seconde motivation. Comme Czernin avait demandé à Ion I. Brătianu la permission de transiter des équipements militaires vers la Turquie, le premier ministre roumain prétendit en revanche que la Hongrie cédât des territoires à la Roumanie, tout en sachant qu'il était impossible d'aboutir à une conclusion à ce sujet. Sous pression, Tisza devint un partisan dévoué de l'idée d'attirer la Bulgarie du côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Dès que la Bulgarie eut signé le traité avec les Puissances centrales, il demanda à l'ambassadeur Czernin de traiter la Roumanie comme une quantité « négligeable », comme un État qui, à son avis, resterait neutre à cause du danger bulgare qui la menaçait à la frontière sud. Il chercha en même temps à durcir les mesures de nature policière contre les Roumains transylvains, la presse et les intellectuels transylvains. Budapest ignore la réaction de Brătianu au changement des politiques de Tisza envers les Roumains. Elle doutait des qualités des soldats roumains, qu'elle tenait pour inférieurs aux Hongrois et aux Allemands. Tisza regrettait d'avoir eu une position conciliante à l'automne 1914. Il commettait une erreur qui ne tarderait pas de lui coûter cher en tant que personnage politique et qui affecterait aussi le statut de la Hongrie.

L'intervention militaire de la Roumanie eut des effets, comme nous allons le voir, sur les États-majors des armées allemande et austro-hongroise. Falkenhayn, Ludendorff et Conrad von Hötzendorf refusèrent de collaborer et furent, par conséquent, remplacés. La nouvelle de l'entrée en guerre de la Roumanie généra un nouveau scandale dans le Parlement de Budapest, avec des accusations à l'adresse du premier-ministre Tisza, considéré comme le principal coupable pour la mauvaise organisation de la guerre à la frontière avec la Roumanie, en Transylvanie et en Hongrie. Tisza rejeta toute la responsabilité sur le général Conrad. En juin 1916, le chef d'État-major impérial était pessimiste en ce qui concerne la possibilité d'une riposte décisive de l'armée austro-hongroise au cas où les troupes roumaines seraient entrées en Transylvanie. Par contre, Tisza, conscient du danger roumain qu'il ne résumait pas à l'aspect militaire, en prenant en considération une possible fraternisation des Roumains transylvains, proposa à la Cour viennoise le transfert de quelques unités militaires bulgares en Transylvanie, simultanément à une attaque de la Bulgarie dans le sud du Danube. Pour le premier-ministre hongrois, l'entrée de la Roumanie en guerre était extrêmement dangereuse étant donné la situation sur le front de l'Est, où l'offensive du général Brusilov avait infligé des défaites écrasantes à l'armée austro-hongroise. Pour alarmer l'État-major, il n'hésita pas de comparer une éventuelle intervention de l'armée roumaine à une « promenade » militaire de l'armée roumaine jusqu'au cœur de la Hongrie. L'euphorie qui avait envahi la Hongrie après la mobilisation décrétée en 1914 s'est éteinte après l'offensive de Brusilov, d'autant plus qu'elle était accompagnée du spectre de l'entrée de la Roumanie en guerre aux côtés de l'Entente.

Le 14 août 1916, le général Arz von Straussenburg fut nommé commandant de la I^{ère} Armée, ayant pour mission de défendre le territoire transylvain face à une attaque roumaine. Il avait été l'un des plus capables militaires de rang supérieur de l'armée austro-hongroise. Un personnage remarquable, avec le sens de l'humour et

plein de bonhomie. Le problème dont il parlait toutes les fois qu'il en avait l'occasion, c'était que la 1^{ère} Armée n'existait pratiquement pas *de facto*. Les 38 000 soldats d'Arz n'avaient pas été capables de faire face à l'offensive roumaine du 27 août 1916. La ville de Sibiu, par exemple, était défendue par la gendarmerie ou par des unités militaires régulières composées de ce qui restait des divisions vaincues en Galicie.

Dans le Parlement, après l'attaque roumaine, le leader de l'opposition prononça un discours furibond, en demandant la démission de Tisza. D'autres parlementaires, dont le comte Apponyi, s'associèrent aux contestataires. Ils accusaient la vulnérabilité du système défensif et surtout l'inexistence d'une politique de prévention de la population sur ce danger. Le comte Andrassy se montra tout aussi intransigeant à l'égard de Tisza, et Mihályi Károlyi, le futur premier-ministre, inclut Czernin parmi « les coupables ». Il l'accusa d'avoir des « sympathies » pour la Roumanie et proposa que la Transylvanie fût défendue par des troupes exclusivement hongroises. Essayant de rejeter les accusations, le premier-ministre ne fit qu'accentuer la panique. Le commissaire gouvernemental pour la Transylvanie, Betegh, demandait fermement une aide logistique de la part de Budapest pour évacuer les officialités de la zone du sud-est par la voie ferrée. Les autorités publiques, y compris la Métropole orthodoxe de Sibiu et celle gréco-catholique de Blaj, devaient être évacuées vers Oradea, avec les objets de culte précieux.

Les habitants hongrois et allemands des villes de Braşov et Sibiu de même que l'administration locale entrèrent en panique. La population fut informée des ordres d'évacuation, et à Sibiu il exista même une intention de faire sauter la gare et les ponts. L'interruption de l'éclairage public ne fit qu'entretenir l'état de panique. Ce fut le moment où intervint l'organisation de « scouts » des élèves de lycée, qui avait des relations avec une société similaire de Roumanie. Après l'entrée des troupes roumaines dans Braşov, le dirigeant de cette organisation se présenta au commandant de la ville pour offrir ses services. Des patrouilles de maintien de l'ordre public furent organisées sous la direction de Sterie Stinghe et M. Bogdan⁴. Les autorités de Făgăraş ainsi qu'une partie de la population hongroise et les Juifs quittèrent la ville et se dirigèrent vers Sighişoara. « Les gens perdirent la tête. La population abandonnée par les autorités, qui avaient pris la fuite, se ruait vers la gare dans un état d'ahurissement, en emportant tout ce qu'elle avait pu prendre à la hâte », se rappelle le vicaire gréco-catholique Iacob Popa⁵. Toutes les personnes de 17 à 55 ans étaient obligées de passer, avec leur bétail, sur la rive droite du Mureş. C'était une décision qui visait les gens capables de « fraterniser » avec l'armée roumaine. Les habitants restés à Făgăraş commencèrent à s'organiser. Le député roumain du parti de Tisza, Nicolae Şerban, présidait le Sénat de la ville qui avait pris des mesures pour assurer le maintien de l'ordre public. Son adjoint fut nommé Kovács János, un habitant hongrois. Dès que l'armée roumaine eut entré dans la ville, le vice-maire

⁴ *Anuarul Liceului Ortodox Român „Andrei Şaguna” din Braşov*, 1925, p. XCCCI.

⁵ Ioana Elena Ignat, *Viaţa cotidiană în Făgăraş în anul 1916. Însemnările vicarului Iacob Popa*, Cluj-Napoca, Eds. de l'Académie Roumaine – Centre d'Études Transylvaines, 2011, p. 19.

fut arrêté et à la tête des institutions furent nommés uniquement des Roumains. Liviu Pandrea fut désigné maire.

Des colonnes entières de réfugiés, environ 200 000 personnes de la zone du sud-est de la Transylvanie se retirèrent vers le centre de la province. Les troupes de soldats roumains de l'armée austro-hongroise furent évacuées vers Mediaş et de là vers la Hongrie. L'occupation des villes et le changement de l'administration se déroulèrent sans incident. Les enseignes, les emblèmes et les drapeaux austro-hongrois furent remplacés par des enseignes et des drapeaux roumains. Sextil Puşcariu, officier dans le K.u.K., décrit l'exode de la population hongroise et saxonne et des autorités mais aussi l'accueil chaleureux de l'armée roumaine: « Ils traversaient des villages roumains. Des paysans en habits de fête étaient rassemblés dans les rues. Sur leurs visages on pouvait voir la joie. Les Saxons et les Hongrois de l'unité étaient en colère à entendre, à Agârbiciu, un gamin leur crier: 'Pourquoi emportez-vous tous les biens, car les Roumains viennent s'installer à votre place'»⁶. Puşcariu remarque que les villages roumains étaient « calmes », les paysans continuaient à travailler la terre, dans d'autres localités les gendarmes évacuaient la population. « Les habitants vendaient des vivres, des volailles à des prix de rien ». Quant à la situation militaire, les ordres qui venaient étaient parfois contradictoires, générant la confusion. À Cluj, le chaos était encore plus grand. De nombreux Moldaves de Bucovine, de différentes ethnies, avaient envahi la ville après l'offensive russe en Galicie. Leur unité fut retirée sur le territoire de la Hongrie et remplacée par des troupes allemandes et austro-hongroises.

L'entrée de la Roumanie en guerre, l'occupation du sud de la Transylvanie éveilla des réactions normales dans les localités roumaines. Les habitants de Porumbac, qui avaient connu la Grande Roumanie – affirme le même Puşcariu – étaient pleins d'espoir. Quelques semaines plus tard, sa mère allait lui dire: « Nous avons vu la Grande Roumanie »⁷. La population roumaine vécut tout de même un certain sentiment d'insécurité, craignant que l'armée roumaine ne réussît pas à vaincre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. La plupart des hommes étaient déjà sur les front d'Italie et de Galicie, d'autres unités étaient évacuées sur le territoire de la Hongrie actuelle, de la Slovaquie et de République tchèque. Ils voyaient des troupes allemandes et austro-hongroises se diriger en masse vers le sud de la Transylvanie. Dans la zone du nord-est, les tentatives russo-roumaines d'entrer sur le territoire de la province connurent des échecs successifs, bien que l'armée roumaine eût réussi à préparer les cols orientaux à l'offensive russe.

L'entrée de l'armée roumaine en Transylvanie eut un effet psychologique particulier sur les soldats et les officiers roumains enrôlés dans les troupes austro-hongroises. Sur le front italien ils exprimèrent ouvertement leur sympathie, sur le front oriental ils commencèrent à nourrir des plans d'avenir. Le plus important c'était que la Grande Roumanie n'était plus qu'un rêve, elle était devenue une réalité, fût-il pour peu de temps.

⁶ Sextil Puşcariu, *Memorii*, Bucarest, Eds. Minerva, 1978, p. 149–150.

⁷ Idem, p. 168.

L'entrée de l'armée roumaine en Transylvanie généra aussi les premières disputes plus vocales entre Roumains et Hongrois. Les gendarmes de Tășnad rapportaient le 31 août un conflit entre Gheorghe Filip et un gardien de gare, Nagy János. Le dernier avait reproché au Roumain « n'est-il pas une saloperie de la part de la Roumanie que de nous envahir? » et celui-ci lui avait répondu: « Pourquoi le serait-il? ». Les témoins étaient intervenus pour calmer la situation: « essayons de ne pas nous injurier les uns les autres, car ce n'est pas nous qui déciderons de la guerre »⁸. Au sein de la population, les cas d'affrontements violents furent sporadiques. Les gens étaient beaucoup trop effrayés pour réagir. Le comes de Salaj rapportait deux instigations à la révolte en 1916, 12 instigations à la haine contre la nation hongroise et une offense à l'adresse du « roi ». Les infractions, affirmait-il, avaient été commises « dans une situation qui nous a été défavorable, au temps de l'avancée des Russes et de l'invasion des Roumains »⁹. Un geste qui eut un impact négatif sur la population roumaine fut la déclaration de fidélité du nouveau métropolitain Vasile Mangra, du 21 septembre 1916, au nom du clergé orthodoxe sur la demande expresse de Tisza István. La plupart des prêtres et des archiprêtres avaient une option toute différente.

Les premiers affrontements armés entre des unités de l'armée roumaine et des unités de l'armée austro-hongroise se produisirent sur le front du sud-ouest, dans la zone du Banat. Comme un paradoxe de l'histoire, une unité du Régiment 8 s'opposa avec les armes à l'offensive commandée par le général Ion Dragalina, ancien officier dans le K.u.K. Un avocat roumain de Teregova, le lieutenant Gheorghe Dragu, fut capturé avec ses soldats par l'armée roumaine. Dragalina ordonna au début qu'il fût exécuté, pour une raison qui serait expliquée par un témoin, Jumanca: « Il nous est impossible de concevoir qu'un Roumain et son unité formée de Roumains s'opposent à l'armée roumaine ». Avant l'exécution, le général changea la sentence. Gheorghe Dragu entra dans l'armée roumaine et, après la guerre, il devint préfet de la nouvelle administration¹⁰. En revanche, des unités du Régiment 43 Caransebeș cantonnées à proximité capitulèrent rapidement, sans opposer résistance. Les dirigeants politiques et militaires de Budapest avaient eu raison d'évacuer la plupart des unités composées de militaires roumains. En revanche, l'armée roumaine dut affronter des unités militaires hongroises pour la plupart dans la zone orientale de la Transylvanie. Les Sicules du Régiment 82 ont compté parmi les défenseurs les plus farouches des territoires des trois districts peuplés d'une population de langue hongroise. Les Saxons en ont fait autant dans la sud de la Transylvanie.

⁸ Ion Tomole, *Lupta românilor din „Țara Silvaniei” pentru drepturi politice și făurirea statului național unitar român (1905–1918)*, Cluj-Napoca, Eds. Dacia, 1985, p. 165–166.

⁹ Idem, p. 169.

¹⁰ *Marele Război în memoria bănățeană 1914–1919, vol. II. Memoriile lui Pavel Jumanca*, Édition Valeriu Leu, Nicolae Bocșan, Mihaela Bedecan, Presa Universitară Clujeană, Académie Roumaine – Centre d'Études Transylvaines, Cluj-Napoca, 2013, p. 61.

Une question qui revenait toujours visait les informations détenues par le gouvernement au sujet de l'intervention de la Roumanie. Les rapports qui « bombardaient » Budapest et Vienne étaient unanimes à reconnaître le danger roumain. Quelques-uns avaient une note de surréalisme, d'autres constataient seulement que les Roumains étaient des citoyens déloyaux d'une manière qui ne les distinguait pas des informations antérieures à la guerre. La psychose du « dacoroumanisme » continuait avec la même intensité. La situation n'était pas meilleure au haut commandement allemand. Le général Falkenhayn fut pris au dépourvu après avoir ignoré la majorité des informations qui lui parvenaient, et Tisza chercha à jeter la responsabilité sur ses épaules. L'attaque roumaine repoussée et la contre-offensive des Puissances centrales préparée par Hindenburg, Ludendorff et Arz ne réussirent pas à améliorer la position du premier-ministre, qui fut soumis à des critiques de plus en plus sévères.

Une partie des réponses à cette question se retrouveront certainement dans les relations des principaux « acteurs » politiques et militaires allemands et austro-hongrois, mais aussi dans les mémoires de W. Churchill et David Lloyd George. Les témoignages du dernier viennent avec un argument moins rencontré dans l'historiographie roumaine, à savoir le sentiment de « culpabilité » des alliés à l'égard de la Roumanie. À l'automne 1916, ils avaient laissé l'armée roumaine seule devant les Puissances centrales, un pays qui était entrée en guerre au moment où l'Entente n'avait pas remporté trop de succès sur les champs de bataille. Bien que la Roumanie eût été vaincue en 1916–1917, elle a gagné la bataille finale en octobre-décembre 1918.